



N° BLA/96 - 3 mai 1976

BADR AS-SAYYÂB : LA MORT ET LA VIE

André Ferré

En 1965, paraissait à Beyrouth un recueil de poèmes dont l'auteur, Badr as-Sayyâb, un musulman Irakien, était mort quelques mois plus tôt, à 38 ans (1). La couverture de l'ouvrage représentait une étendue d'eau (fleuve ou bras de mer), dont les flots avaient la couleur du sang, une barque était tirée sur le rivage. Sur ce paysage, se dressait une grande croix, à laquelle était fixé un homme nu et squelettique ; sur ce visage décharné, ceux qui avaient connu le poète pouvaient reconnaître ses traits. La présentation n'était peut-être pas du meilleur goût du point de vue artistique, mais si elle était conçue pour attirer la curiosité du lecteur, elle atteignait assurément son but.

Depuis lors, des dizaines d'articles ont été publiés sur as-Sayyâb, dans les revues littéraires du monde arabe (surtout en Orient), articles qui s'attachent à l'un ou l'autre aspect de la vie et de l'œuvre de ce poète ; plusieurs ouvrages lui ont été également consacrés ; nombre de poètes ont dédié des pièces de vers à sa mémoire, et continuent à le faire ; ses œuvres enfin sont toujours en bonne place dans les librairies orientales. C'est dire que sa renommée a franchi les frontières de l'Irak. Mais en Occident, en dehors du cercle restreint des arabisants, qui a entendu parler de lui ? Son œuvre poétique mériterait pourtant de rencontrer plus large audience parmi nous, ce qui suppose qu'elle soit traduite dans les langues européennes (2).

Il n'est pas question, dans les limites de ces quelques pages, faut-il le préciser, de faire le tour de la personnalité et de la poésie d'as-Sayyâb. Laissant délibérément de côté nombre d'aspects essentiels, qu'une étude systématique se devrait d'aborder, tel le mouvement de poésie libre en Irak et dans le monde arabe contemporain (3), ou la technique poétique de l'auteur, etc..., nous nous proposons seulement, après avoir dit quelques mots de son enfance, et après avoir donné un minimum d'indications qui puissent aider à déchiffrer son univers symbolique, d'accompagner as-Sayyâb, à travers les luttes de sa vie d'homme, jusqu'au combat suprême qu'il livra pied à pied à la mort, et qui fut pour lui l'occasion d'une belle évolution spirituelle. Et parce que ses vers nous portent sans cesse l'écho de ces luttes, nous laisserons souvent la parole au poète.

Né en 1926, dans le petit village Jaykour, au sud de Basra, Badr perdit sa mère alors qu'il était encore en bas âge, et il fut élevé dans la maison de son grand-père. Du village natal, le poète gardera toujours un souvenir ému ; parce qu'il avait passé son enfance tout près de la nature et parce que la maladie l'obligea à courir de pays en pays pour mendier la guérison, il a chanté le village de son enfance, ce coin de terre où l'homme vit pauvrement, au ras du sol, parmi les palmiers, le sable et l'eau. "Je ne pense pas, dit l'un de ses amis, qu'aucun poète ait immortalisé le palmier et l'ait aimé autant que ne l'a fait as-Sayyâb" (4).

Plus tard, quand il sera cloué à son lit de malade, les souvenirs de l'enfance viendront l'assaillir ; il chantera ce monde disparu, avec des accents où se mêlent mélancolie, émerveillement et

regret. L'enfant, fût-il issu de l'humble village de Jaykour, n'est-il pas le roi de l'univers, plus puissant que le plus grand monarque ?

"O mon enfance, parfum, splendeur, orgueil de l'univers !" (5).

Un pèlerinage qu'il fera à la maison de son grand-père lui rappellera un jour son enfance enchantée, ce temps où il vivait en harmonie avec la nature, monde de l'éternelle jeunesse et de la santé, monde de l'aventure continuelle, monde de vie intérieure aussi, et de dialogue intime avec Dieu (6).

"Mon enfance, ma jeunesse, où est tout cela ?
Cette vie dont le long chemin n'est point barré
par un mur aux portes grimaçantes
comme les grilles des tombeaux ?
Cet univers où tout est palpitant de vie :
l'eau, le rocher, l'atome de poussière,
la fourmi et le fer ;
où tout est mélodie, où tout est fête et nouveautés ;
le labour, les semailles et les fleurs ;
où tout jaillit du cœur :
le rire, les paroles et les pleurs...

Je voyais Dieu sous les traits d'un palmier,
dont la couronne blanche resplendit dans la nuit,
et je croyais l'entendre : Mon enfant, ô jeune homme !
je t'ai donné la vie et la tendresse,
et les étoiles, un cadeau pour tes yeux,
et la pluie, pour tes pieds délicats.
Bois la vie à grands traits : Dieu t'aime".

L'enfance est donc du nombre des symboles du bonheur, de l'innocence et de la paix, et l'on comprend que le poète malade évoque - et invoque - cette période de son existence. D'autant que ces années de bonheur furent brèves, et que tôt se multiplièrent les épreuves : le remariage de son père, puis la disparition de sa grand-mère, sur laquelle l'enfant reportait son besoin d'affection, enfin le départ vers la ville à l'âge de dix-huit ans, autant de chose qui, joints à une complexion fragile, semblent avoir contribué à modeler le tempérament délicat d'as-Sayyâb. Une fois ses études achevées, en 1948, il trouve un emploi d'enseignant dans le secondaire ; pour peu de temps il est vrai, car en ces années d'après-guerre, l'Irak prépare dans la fièvre les mutations qui conduiront le pays à l'indépendance. Et Badr s'engage profondément dans la lutte : militant dans le Parti Communiste irakien, il prend une part active aux manifestations et aux émeutes déclenchées par l'accord de Portsmouth avec la Grande-Bretagne (15 janvier 1948). Accusé de se livrer à des activités subversives, il est emprisonné en 1949.

Une fois libéré, il doit s'exiler en Iran, puis, revenu dans son pays, il lui faut exercer divers métiers pour subsister ; c'est ainsi que nous le trouvons successivement secrétaire dans une Compagnie pétrolière, fonctionnaire au Ministère du Commerce, journaliste. Il exprime ouvertement son désaccord avec le régime politique d'alors, ce qui l'oblige, une fois encore, à s'exiler. Il passe alors quelque temps au Koweït (1953). Insatisfait du Parti Communiste, il l'abandonne l'année suivante (7).

La poésie est l'une des armes dont il fait usage contre un régime qu'il juge oppressif. Mais la censure est vigilante ; pour y échapper, le poète est obligé d'emprunter les voies détournées du symbole. Celui-ci prendra une place toujours plus importante dans son expression poétique ; aussi nous semble-t-il utile, avant d'aller plus loin, de prendre contact avec cet aspect de son œuvre. Il serait utopique, en effet, de prétendre pénétrer l'univers d'un poète symboliste, et surtout s'y mouvoir sans s'égarer, sans posséder la clé de ses symboles. Or, l'œuvre d'as-Sayyâb nous offre tout un ensemble de symboles, dont certains peuvent paraître déroutants à première vue. On note d'autre part, dans la nature des symboles et allégories utilisés, une évolution liée à l'élargissement progressif de la culture du poète, ainsi qu'aux étapes successives de sa vie personnelle et de son attitude politique.

Dès l'époque de ses études supérieures, as-Sayyâb découvre les poètes symbolistes occidentaux, anglais et surtout français (ces derniers à travers des traductions anglaises). L'influence de ces poètes sur sa pensée, son expression et sa technique est indéniable ; mais, dans cette première

phase, non seulement as-Sayyâb n'innove guère, mais ses vers restent généralement loin derrière la puissance d'évocation qui s'attache à la poésie des auteurs dont il s'inspire.

Le début des années 50 marque une étape pour as-Sayyâb. Depuis quelques années, l'influence des écrivains anglo-saxons tendait à supplanter, en Irak comme dans d'autres pays de l'Orient arabe, celle des poètes de langue française. Parmi ces écrivains, celui dont l'empreinte fut la plus large et la plus durable est sans contredit T. S. Eliot (8). Ce poète a été une révélation pour l'École irakienne de la "poésie libre" ; tout particulièrement sa conception de la tradition était de nature à trouver un écho puissant chez ces jeunes poètes désireux de secouer le joug des règles classiques, sans pour autant renier les chefs-d'œuvre du passé.

As-Sayyâb prend donc contact avec les œuvres d'Eliot, avec sa technique poétique et l'usage qu'il fait de la mythologie. Un poème comme *The Waste Land*, publié pour la première fois en 1922, semble avoir imprimé une marque décisive sur l'œuvre postérieure d'as-Sayyâb, même si le poète irakien n'en a peut-être pas saisi toute la signification. Entre autres thèmes mythologiques, Eliot utilise dans ce poème celui de la fertilité et de la vie, obtenues par le sang et la mort du dieu. Et peut-être est-ce parce que ce mythe, sous sa forme "tammouzite", appartient au patrimoine irakien, qu'il semble avoir profondément impressionné as-Sayyâb. Toujours est-il que ce dernier s'intéresse dès lors à la mythologie babylonienne, qu'il prend connaissance d'ouvrages tels que *The Golden Bough*, de James Frazer, à travers une traduction arabe partielle (9), ou celui de Jessie Weston, *From Ritual to Romance*, ouvrages qui sont d'ailleurs à la base du poème d'Eliot.

A partir de 1954, les symboles de Tammouz, d'Ishtâr, etc... reviennent fréquemment dans la poésie d'as-Sayyâb. L'écrivain a compris tout le parti qu'il peut tirer des aventures des dieux et déesses du panthéon babylonien. Le recours à la mythologie lui permet en particulier de s'en prendre, par des voies détournées, à un régime politique qui n'admet pas la critique et qui muselle l'opposition. Il a avoué lui-même que ses allégories, inspirées par les vieilles religions de Mésopotamie, visaient avant tout le gouvernement de Nouri Saïd, puis celui du général Kassem (10).

Peu à peu, as-Sayyâb étend ses informations à d'autres religions ou traditions : sans parler de l'Islam, dans lequel il a été élevé, il se documente sur la Bible, sur le Christianisme, sur la mythologie grecque, sur certaines légendes orientales, etc... Ceux qui l'ont connu témoignent de sa curiosité dans ce domaine et assurent qu'il lut énormément. De fait, ses poèmes "politiques" débordent d'allusions aux mythes antiques et aux croyances musulmanes ou chrétiennes. Si leur signification n'est pas toujours obvie, il faut se rappeler les circonstances difficiles dans lesquelles ils furent composés ; pour as-Sayyâb, il était essentiel qu'ils ne fussent pas compris des censeurs de Bagdad, même si, par le fait même, ils devaient être inaccessibles à la masse du peuple irakien.

Enfin, dans les dernières années de sa vie (1961-64), sans délaisser les allégories empruntées aux mythes et religions, as-Sayyâb s'oriente vers une imagerie concentrée sur son petit univers de Jaykour (11). C'est la période où le poète est aux prises avec la maladie, où il doit quêter au loin la guérison ; malgré sa volonté farouche de vivre, le monde extérieur lui échappe peu à peu. Alors les souvenirs de l'enfance insouciant se ruent en foule dans son esprit, sans cesse confrontés aux épreuves présentes et aux craintes sur l'avenir. Ce n'est plus le combat d'un militant contre des fonctionnaires balourds, c'est la lutte d'un homme passionnément épris de la vie, qui se sent tomber progressivement au pouvoir des forces de mort. On peut affirmer que la plupart des poèmes des trois dernières années retracent les étapes de ce combat, inégal s'il en est. Les personnages auxquels as-Sayyâb s'identifiera alors le plus volontiers sont Sindbâd, Job, Lazare et le Christ.

Voici donc maintenant les principaux symboles utilisés par le poète, dont certains d'ailleurs, adoptés par la suite par d'autres écrivains, sont devenus traditionnels dans la poésie irakienne contemporaine.

Le couple Tammouz-Ishtâr. C'est un symbole de vie, de fertilité et d'espoir ; il figurera donc la révolution, instauratrice de nouveaux rapports entre les hommes.

Tammouz était chez les Sumériens le dieu de la végétation. Le sommeil de la terre en hiver correspondait à une descente du dieu aux Enfers, tandis que la renaissance du soleil au printemps accompagnait son retour sur terre. Quant à Ishtâr, déesse par excellence de la fécondité et de l'amour, elle descendit elle aussi aux Enfers, à la recherche de Tammouz, "l'amant de sa jeunesse". Son séjour dans le domaine des ténèbres entraînait également la disparition de la fertilité de la terre.

As-Sayyâb a appliqué les aventures de Tammouz et d'Ishtâr à l'histoire contemporaine de l'Irak. Tandis que le printemps symbolise la révolution et les espoirs de rénovation qu'elle apporte, la nudité de l'hiver figure l'échec de cette même révolution, et au contraire la victoire de l'oppression et de l'injustice.

Parfois, as-Sayyâb abandonne Tammouz pour Adonis, mais la signification est la même, car Adonis descendit lui aussi dans le monde inférieur, où Perséphone le retint prisonnier.

Parfois encore, le poète établit un parallèle entre Tammouz et le Christ mort et ressuscité. Enfin, dans la dernière étape de sa vie, il s'identifiera lui-même à Tammouz.

Dans tous les cas, l'idée sous-jacente est qu'il faut passer par la mort pour parvenir à une vie nouvelle, qu'il s'agisse de l'individu ou de la société.

Autres symboles de la révolution : le printemps, la pluie, les éclairs et le tonnerre, les nuages, l'Euphrate. Cf. plus loin, *Le chant de la pluie*.

Caïn, Cerbère, 'Anqâ'. Symboles de l'injustice et de l'oppression. Les deux premiers sont empruntés respectivement à la Bible et à la mythologie grecque. Quant à l'oiseau fabuleux 'Anqâ', il est connu dans les légendes arabes.

Jaykour, le village natal du poète, représente l'enfance et les joies insouciantes, une sorte d'âge d'or, où l'homme communiait avec la nature. Les palmiers et les champs fertiles sont associés à cette ère de bonheur. Cf. *Les ombres de Jaykour* et *Jaykour a vieilli*.

Au village, est opposée Babylone, ou simplement la ville, figure de l'existence factice et de toutes les oppressions et aliénations. L'asphalte, la pierre et le béton, qui y sont répandus à profusion, participent à la malédiction qui pèse sur elle. Cf. *La ville de Sindbâd*.

Le Bouwayb, la rivière qui baigne Jaykour, est, par ses eaux toujours semblables mais sans cesse renouvelées, le symbole de la permanence de la vie. Quand le poète rêve de s'y plonger, de se noyer dans son cours, c'est en quelque sorte pour fuir son destin et participer à l'immortalité. Cf. *Le fleuve et la mort*.

Les autres symboles principaux, tels que Prométhée, Sisyphe, Job, Sindbâd, sont suffisamment explicites par eux-mêmes.

Nous avons laissé as-Sayyâb au moment où il venait de rompre avec le Parti Communiste. Il semble que ce soit le combat en faveur du peuple exploité qui ait attiré le poète dans le Parti ; toujours est-il que, même après sa rupture avec ce dernier, pour des raisons encore mal connues, il continuera de militer pour la justice sociale et de dénoncer les abus des gens au pouvoir.

C'est de 1954 à 1960 que paraissent les principaux poèmes où il exprime (souvent en les camouflant, comme nous l'avons dit), ses idées socio-politiques : *La prostituée aveugle* (1954), *Les armes et les enfants* (1955), *Le fossoyeur*, puis *Le chant de la pluie* (parus dans un recueil publié en 1960 sous ce dernier titre). Il faut toutefois se rappeler que ce qui a été publié ne représente qu'une partie de la poésie engagée d'as-Sayyâb ; beaucoup de poèmes sont restés inédits. En particulier, nous ne possédons rien qui se rapporte aux années 1948-52 ; l'auteur avait annoncé lui-même, en 1950, la publication prochaine d'un recueil de ses pièces à caractère politique et social, et il en donnait même le titre : *Le grondement de la tempête* ; mais cet ouvrage n'a jamais vu le jour, et nul ne paraît en mesure de dire ce qu'il devait contenir.

On trouvera plus loin, dans la partie Textes, trois poèmes qui se rapportent à cette période : *La noce au village*, *Le Chant de la pluie* et *La ville de Sindbâd*.

En 1956, Badr épouse l'une de ses parentes, Iqbâl, qui lui donnera un garçon et deux filles. Durant son adolescence, il avait aimé une jeune fille de son village, Labîba, et les deux jeunes gens espéraient bien s'épouser ; mais Labîba fut mariée à un autre par les parents. Cela avait été une terrible épreuve pour le poète. Du moins, Iqbâl sera-t-elle bonne épouse : elle lui apportera son fidèle soutien aux heures de découragement et de souffrance physique et morale. Car la destinée tragique d'as-Sayyâb se noue déjà ; ses trois ou quatre dernières années sont marquées par les progrès d'une maladie implacable, qui va lui ôter peu à peu l'usage de ses membres. Badr, qui voudrait tant être conservé aux

siens, va mendier la guérison d'un pays à l'autre : nous le retrouvons à Basra, à Beyrouth, à Londres, à Paris. Mais les traitements sont à peu près inefficaces, ou bien n'apportent qu'une amélioration passagère.

Lorsque le mal lui laisse quelque répit, Badr se reprend à espérer ; cependant, l'ombre de la mort se profile de plus en plus clairement devant lui. Sur son lit de malade, il continue d'écrire des vers, la poésie devient sa compagne des longues nuits d'insomnie, un dérivatif à ses souffrances, la confidente de ses états d'âme : succession d'espoirs vite déçus et de périodes de découragement. La moitié de son œuvre poétique date de cette époque (12).

Les frais de voyage et les séjours à l'hôpital ont tôt fait de le dépouiller du peu d'argent qu'il possédait. Désormais aussi pauvre que Job, à qui il aime se comparer, il est accueilli à l'hôpital gouvernemental de Koweït, grâce à la générosité de l'émir, et c'est là qu'il meurt, le 24 décembre 1964.

La pensée de la mort est présente un peu partout dans l'œuvre d'as-Sayyâb, mais plus particulièrement dans ses derniers recueils, qui correspondent à la période de sa maladie. Les considérations à tendance philosophique sur la destinée humaine, que nous trouvons parfois dans les premières œuvres, font place peu à peu à un incessant et poignant dialogue avec la mort, avec SA mort, que le poète pressent toute proche, même si parfois, à la faveur d'une amélioration passagère de sa santé, il dit son espoir de guérir.

Au fil des jours et des mois, la mort devient un être presque familier, avec lequel le poète engage la conversation ; mais, tout familier qu'il soit, ce visage n'en est pas moins terrifiant. La mort vient s'asseoir au chevet du malade, elle le veille tranquillement, sachant bien que, tôt ou tard, il tombera en son pouvoir. Elle est inévitable, et as-Sayyâb se sent devant elle aussi faible que la gazelle qui voit grandir lentement derrière elle l'ombre du chasseur (13). Personne n'est à l'abri de ses coups, puisque le Christ lui-même y a succombé :

"Le Christ a été crucifié : quel miracle attendre désormais ?" (14).

Le poète qui, au dire de ses amis, aimait tant la vie, voudrait échapper à ce destin tragique, s'attarder encore sur le chemin, mais il lui faut rejoindre ses ancêtres qui, de loin, lui font signe et l'appellent :

"Ils tendent le cou par milliers, hors des tombeaux, ils me crient :
Viens donc !" (15).

Parmi toutes ces voix, l'une plus proche, plus insistante : celle de sa mère, dont l'affection a tant manqué à l'enfant. Elle s'écrit du fond de sa tombe :

"Mon fils, serre-moi dans tes bras,
car le froid de la mort est entré dans mes veines.
Viens réchauffer mes os
de la chair dont je t'ai autrefois revêtu" (16).

Les voix d'outre-tombe lui parviennent plus volontiers au cours des longues nuits d'insomnie. Ces heures interminables le feront beaucoup souffrir, et il reviendra à plusieurs reprises dans ses vers sur cette épreuve pénible. Au début de sa maladie pourtant, il trouve dans l'insomnie un côté joyeux : elle lui permet de saluer l'aurore :

"Ah ! vive l'insomnie, qui me permet de voir ton ciel,
jusqu'à l'heure où s'éteignent les étoiles
et que ton aube vient caresser ma fenêtre.
Ah ! si belle est la nuit..." (17).

Joie teintée de mélancolie toutefois, car déjà il pressent le dénouement :

"J'ai veillé, car je sais qu'un jour je ne pourrai
déposer mon baiser sur la joue de l'aurore :
elle ramènera en chaque nid
chants et battements d'ailes,
mais moi je serai au tombeau !" (18).

Et ainsi le malade sera ballotté continuellement entre l'espoir et le découragement, entre la révolte et la résignation, entre la calme acceptation de l'avenir et la peur animale du dénouement tragique. A Beyrouth, sur le point de subir une opération, il est comme pris de panique : et s'il ne se réveillait pas de l'anesthésie ? s'il glissait directement

"vers des mers qui n'ont pas de port,
d'où Sindbâd ne peut revenir
pour retrouver le luth, le nectar et les fleurs" (19).

En ces heures de détresse profonde, même la lumière de sa foi musulmane se voile, l'abandonnant à l'incertitude, à la tentation du désespoir :

"Eh quoi !...
S'il n'est point après la mort de réveil...
Alors nos amitiés et toutes nos détresses,
et l'ambition qui creuse nos consciences,
l'espoir qui fait d'un enfant bondissant
mille Abou Zayd faisant écumer
leur coursier rouge comme la fournaise...
tout cela devrait-il connaître un tel destin ?
et la mort serait-elle le but dernier de la vie ?" (20).

"Lorsque la flamme s'est éteinte,
la cendre se rallume-t-elle ?
comment ? de quel brandon ?" (21).

A d'autres périodes de sa maladie, c'est la résignation, et même l'acceptation tranquille de la mort, qui lui fait dire :

"Me voici, sans un cri, sans un gémissement !" (22).

Etat d'âme particulièrement sensible pendant l'hiver 1962-63, au cours duquel il doit se rendre à Londres pour y subir une nouvelle opération. C'est en effet pendant ce séjour en Angleterre qu'il écrit *le Livre de Job*, poème en dix parties, qui est une méditation sur le personnage de la Bible, remarquable par le sentiment d'abandon à Dieu qui s'y exprime (Cf. plus loin, Textes).

De la même période aussi, le poème *On dit à Job*, où nous trouvons également des réminiscences du récit biblique :

"O Seigneur, ni plainte ni reproche :
N'est-ce pas toi qui as formé le corps ?
Qui oserait blâmer le semeur
autour de qui se groupent les plantations,
et qui a voulu la désolation
pour une fleur, et l'eau pour une autre ?
Oh ! non, je ne me plaindrai pas..." (23).

Au cours de sa maladie, as-Sayyâb approfondira le sens de la mort, et cette évolution intérieure n'est pas l'aspect le moins touchant de sa poésie. Le poète, nous l'avons vu, avait trouvé dans la mythologie et les religions, et particulièrement dans les rites de mort et de résurrection, une source d'inspiration pour exprimer ses idées politiques : Tammouz, Adonis, le Christ symbolisaient pour lui la révolution en tant que naissance d'une nouvelle société, au-delà de la mort du monde actuel. Au fur et à mesure que le mal s'aggrave et que se précise la menace d'une issue fatale, nous assistons à une transposition du symbole, du plan politique au plan personnel : les mythes de mort-résurrection ne symbolisent plus (ou du moins pas exclusivement) le renouvellement de la société, mais ils préfigurent le combat singulier que le poète livre avec l'au-delà.

L'un des leitmotifs de cette période, c'est que la mort contient en elle-même la résurrection, la promesse d'une autre vie :

"Tu veux vivre, ignorant que ta mort
porte en elle ta résurrection" (24).

Progressivement, Tammouz cède la place au Christ, considéré avant tout dans sa lutte victorieuse contre la mort :

"Il guérira l'aveugle
et fera lever du tombeau un mort brisé de fatigue
à cause du long voyage vers la nuit de la mort" (25).

Quelques mois avant de mourir, faisant allusion à la disparition d'un autre poète, il s'écrit :

"Ah ! puissé-je mourir ! Heureux celui
qui a rejeté de ses épaules le fardeau
et est parti pour le tombeau
afin de renaître en sa mort !" (26).

L'image qui lui paraît la plus adéquate pour exprimer ce mystère est celle du cierge, qui réalise sa fin en se consumant :

"Réjouis-toi, ô cierge,
d'une mort par laquelle tu accèdes à la vie,
par laquelle tu connaît le sourire des larmes :
tu te consumes en offrandes aux saints" (27).

Déjà, dans un autre poème, il s'était écrit :

"Je voudrais vivre en paix
et, comme un cierge qui se consume dans le noir,
mourir dans une larme et un sourire" (28).

Les exemples pourraient être multipliés qui illustreraient ce long combat avec la nuit, avec la mort. Plutôt qu'un grand nombre d'extraits forcément trop brefs, il nous a semblé préférable de présenter la traduction plus suivie de deux poèmes importants pour nous Chrétiens, car l'auteur y médite les figures de Job et du Christ. Voir, dans la partie Textes, *Le Livre de Job* et *Le Christ après la crucifixion*.

TEXTES

Dans *La noce au village* (29), le poète s'en prend à la société féodale qui sévit dans le Bas-Irak : grandes fortunes amassées, au prix du travail des serfs, par quelques familles puissantes et sans contact avec le peuple et, par conséquent, étrangères à lui. Nawâr, la jeune mariée, éblouie par l'argent et la vie facile qu'il procure, délaisse les garçons du village pour se donner à un étranger. Mais il faut probablement voir, à l'arrière-plan de ce poème, les dirigeants du pays, qui se vendent au plus offrant. C'est l'époque des accords avec la Grande-Bretagne et du Pacte de Bagdad ; n'oublions pas que l'opposition préconisait alors un rapprochement avec l'Égypte, le pays frère :

"Combien de jeunes gens parmi ses fils
avaient plus de titre à ton amour !"

Noce au village

Comme le vent efface la poussière d'argent
sur l'aile du papillon, le jour est mort,
le grand jour,
Moissonnez, camarades ! Mais la récolte est bien maigre.
Depuis le soir, le battement des tambourins
tombait dru, comme les fruits
sous le vent qui secoue les palmiers,
comme les larmes versées,
ou comme une volée d'étincelles :
C'est la nuit de noces, au terme d'une longue attente !
Un vieil amour est mort, le jour est mort ;
ainsi le vent éteint la lumière des cierges.

Les cierges, ah ! les cierges,
champ de blé dans le soir,
qui aspirent l'air aux lèvres des jeunes filles,
quand elles dansent autour de la mariée
en chantant : "Nawâr ! sois heureuse, ô Nawâr !
Tu es belle comme la rosée, ô fiancée !"

Camarades ! Nawâr va nous regarder
de haut, avec mépris.
Une poignée d'or l'a détournée de nous :
une bague, un bracelet, un palais
élevé avec les os des esclaves...
Elle aussi, mon Dieu ! est du nombre de ces esclaves !
Même si nous et nos ancêtres
avons travaillé de longues années,
si nous avons économisé (en affamant nos enfants)
le fruit de notre dur labeur,
nous ne lui aurions acheté ni bague ni bracelet !
Une bague qui renferme en son diamant bleu
les os de centaines de victimes ;
c'est à ce prix qu'un misérable changeur
acheta Nawâr.

Comme le vent du soir disperse les fleurs de grenadier,
la campagne fut dépeuplée quand Nawâr s'en alla.
Par la passion brûlante, ô porteuses de jarres,
allez lui demander : "O Nawâr,
vas-tu tomber aux mains d'un étranger,
d'un homme que tu ne connais pas encore ?
O fille de la campagne, tu es injuste pour elle !
Combien de jeunes gens parmi ses fils
avaient plus de titre à ton amour !
Ils te connaissent depuis l'enfance,
comme ils connaissent la lune,
le murmure des palmiers,
les rives du fleuve
et la pluie,
et l'amour, ô Nawâr... "

Moissonnez, camarades ! car le couchant
qui flâne parmi les collines
verse des torrents de flamme de ses aiguères d'or,
et chaque maison retentit des cris de joie.
Le palais a allumé ses quarante lampes ;
suivez-moi donc auprès d'elle, avec les passants.
Laissez-moi chanter devant le marié,
danser avec mon ombre, comme un singe encagé,
et jouer le rôle de l'amant malheureux,
en riant des blessures de mon cœur affligé,
de mon amour perdu,
du cœur des affamés en mal d'amour,
et de la servilité des esclaves.
Je mangerai jusqu'à ce que le sang
suinte de mes yeux...
J'ai encore une bouche :
C'est tout ce qui nous reste, cette bouche !
Notre amour n'était qu'illusion, car les cœurs
et les passions sont aux mains des riches !
Pas de reproche : sans notre lâcheté,
nous n'aurions pas accepté cela, nous qui sommes le peuple.

Le Chant de la pluie

Le Chant de la pluie entremêle l'espoir d'un avenir meilleur à des réflexions un peu désabusées sur l'échec de la révolution (nous avons vu précédemment que la pluie est l'un des symboles de la révolution). Il semble que l'idée sous-jacente à ce poème soit la suivante : la pluie n'est jamais qu'une victoire temporaire, un répit de quelques mois accordé à la terre assoiffée toujours menacée de retourner à la sécheresse et à la stérilité. De même, les fruits de la révolution ne sont jamais définitivement acquis : les bienfaits qu'elle apporte sont souvent accaparés par une minorité de profiteurs. La révolution est par conséquent une entreprise à recommencer sans relâche (30).

Tes yeux, deux palmeraies à l'aube,
ou deux balcons désertés par la lune.
Tes yeux, lorsqu'ils sourient, font bourgeonner la vigne
et danser la lumière,
comme danse la lune dans l'eau de la rivière,
quand la rame au matin doucement la caresse ;
on croit y voir au fond palpiter les étoiles.
Ils sont noyés dans un triste brouillard
(diaphane comme la mer, lorsque sur elle
le soir déploie ses ailes),
où se chauffe l'hiver et frissonne l'automne,
qui porte la mort et la naissance, la nuit et la lumière.

Je suis alors gagné par le frémissement des pleurs
et cet effroi sauvage qui embrasse le ciel,
tel celui de l'enfant qui a peur de la lune !
On dirait que les arcs-en-ciel s'abreuvent aux nuages
et goutte à goutte se dissolvent dans la pluie...
Les enfants rient sur les treillis des vignes,
et le chant de la pluie
vient troubler le silence des oiseaux sur les arbres...

Pluie...
pluie...
pluie...

Dans le soir indolent, les nuages
versent à flots leurs lourdes larmes.
Comme un gosse qui rêve, avant de s'endormir,
que sa mère... (Voilà un an qu'à son réveil il ne l'a point trouvée ;
à ses pourquoi obstinés on répondit :
"Elle reviendra après-demain... ")
Sûr qu'elle reviendra,
même si les amis chuchotent qu'elle dort là-bas,
au flanc de la colline, du sommeil des tombeaux,
dévorant la poussière et s'abreuvant de pluie.

Comme un pêcheur marri qui ramène ses filets
en maudissant les eaux et le destin,
et qui lance son chant au coucher de la lune.
Pluie,
pluie,
sais-tu quelle tristesse ressuscite la pluie ?
quels sanglots elle arrache aux gouttières,
et quel vide elle creuse au cœur du solitaire ?
Toujours recommencée,
comme le sang versé, comme les affamés,
comme l'amour, les enfants et les morts,
la pluie !

Tes prunelles m'enveloppent de pluie,
et par-delà les flots du Golfe, les éclairs
accrochent aux rives de l'Irak des étoiles et des coquillages,

comme s'ils songeaient à l'aube ;
mais la nuit les recouvre d'un manteau de sang.
J'appelle le Golfe : "O Golfe,
toi qui donnes les perles, les coquillages et la mort
Et l'écho me revient
comme un sanglot :
O Golfe,
toi qui donnes les coquillages et la mort... "

J'entends l'Irak qui accumule les orages
et les éclairs dans ses plaines et ses montagnes,
pour le jour où, son sceau brisé,
les vents ne laisseront nulle trace
de Thamoud dans la vallée.

J'entends les palmiers boire la pluie,
les villages gémir, et les réfugiés
lutter à la rame et à la voile
contre les tempêtes et les orages du Golfe,
en chantant :
"Pluie...
pluie...
pluie...
En Irak, c'est la faim ;
à la moisson, la récolte est disséminée,
pour rassasier corbeaux et sauterelles ;
les grains sont écrasés, avec les pierres,
dans une meule qui tourne dans les champs
et que les hommes entourent...
Pluie...
pluie...
pluie...
Que de larmes nous avons versées la nuit du départ !
Puis nous avons pris excuse de la pluie,
par peur d'être blâmés...
Pluie...
pluie...
Depuis notre enfance, le ciel
est couvert de nuages en hiver
et la pluie tombe à verse.
Mais chaque année, quand le sol reverdit, nous sommes affamés,
pas une seule année sans que l'Irak n'ait connu la faim.
Pluie...
pluie...
pluie...
Chaque goutte de pluie
porte le germe rouge ou jaune d'une fleur.
Chaque larme versée par l'homme nu et affamé,
chaque goutte du sang des esclaves
est un sourire qui attend des lèvres nouvelles,
au sein rosi dans la bouche du nourrisson,
pour un lendemain juvénile et porteur de vie !
Pluie...
pluie...
pluie...
L'Irak reverdira sous la pluie... "

J'appelle le Golfe : "O Golfe,
toi qui donnes les perles, les coquillages et la mort".
Le Golfe étale ses nombreux trésors
sur le sable : son écume salée, ses coquillages ;
mais les restes noyés d'un pauvre réfugié
continuent à boire la mort

tout au fond du Golfe.
 En Irak, mille serpents se délectent du nectar
 d'une fleur que l'Euphrate a nourrie de rosée.
 Et j'entend l'écho
 résonner dans le Golfe :
 "Pluie...
 pluie...
 pluie...
 Chaque goutte de pluie
 porte le germe rouge ou jaune d'une fleur,
 Chaque larme versée par l'homme nu et l'affamé,
 chaque goutte du sang des esclaves
 est un sourire qui attend des lèvres nouvelles,
 un sein rosi dans la bouche du nourrisson,
 pour un lendemain juvénile et porteur de vie !"

et la pluie tombe à verse.

La Ville de Sindbâd

La Ville de Sindbâd exprime des idées proches de celle du poème précédent ; mais ici, au symbole de la pluie, viennent se joindre ceux d'Adonis, d'Ishtâr, de Lazare, de Babylone et des Tartares. Toutes ces allégories indiquent clairement que la révolution n'a pas tenu ses promesses : les sacrifices qu'elle a imposés n'ont pas servi à instaurer l'ordre nouveau. Il faut donc reprendre la lutte : "Nous voudrions mourir encore..." (31).

- I -

Affamé au tombeau, sans nourriture,
 nu dans la neige, sans manteau,
 j'ai crié au creux de l'hiver :
 Viens réveiller, ô pluie,
 les os, la neige et la poussière,
 viens réveiller les pierres,
 fais germer les semences et s'épanouir les fleurs,
 brûle de tes éclairs les aires stériles,
 fraie la voie aux racines
 et alourdis de fruits les arbres.
 Alors tu vins, ô pluie,
 le ciel et les nuages ont éclaté pour te répandre,
 et les rochers se sont fendus ;
 comblé de tes bienfaits, l'Euphrate déborda,
 et son flot devint trouble ;
 les tombeaux ont frémi, la mort a tressailli et s'est dressée,
 et les os ont crié :
 Béni soit le dieu qui dispense le sang-pluie !
 Hélas ! ô pluie,
 nous voudrions dormir à nouveau,
 nous voudrions mourir encore,
 et que notre sommeil annonce le réveil,
 que notre mort cache la vie.
 Nous voudrions que la divinité
 nous ramène au cœur de son insondable mystère ;
 nous voudrions que le chemin nous ramène en arrière,
 jusqu'à son lointain commencement.
 Qui, de son long sommeil a réveillé Lazare,
 pour qu'il connaisse encore l'aube et le crépuscule,
 et l'hiver et l'été,
 pour qu'il ait faim ou qu'il ressente le tison de la soif,
 qu'il craigne encore la mort,
 qu'il compte les minutes - les lentes et les rapides -,
 qu'il vante la racaille

et verse le sang ?
Qui nous a ramené ce que nous redoutions ?
Qui est le dieu dans nos contrées ?
Sa flamme vit de nos cierges,
et sa colère de nos larmes.

- 2 -

Est-ce donc Adonis, ce bruit,
cette pâleur et cette sécheresse ?
Est-ce donc Adonis ?
Mais où est la lumière ?
Où est la récolte ?
Des faucilles qui ne moissonnent pas,
des fleurs qui ne se forment pas,
des champs noircis privés de pluie !
Est-ce là l'espérance de si longues années ?
est-ce là le cri des hommes ?
est-ce là le gémissement des femmes ?

Adonis ! Ah ! dérouté des héros.
La mort en toi a détruit l'espérance,
et tu t'avances, l'œil égaré
et les mains vides ;
les mains menaçantes,
brandissant une faucille qui ne moissonne
que les os et le sang.
Aujourd'hui ? et demain,
quand naîtra-t-il ?
quand naîtrons-nous ?

- 3 -

La mort est dans les rues,
dans les champs la stérilité ;
tout ce que nous aimons est en train de périr.
On retient l'eau dans les maisons
et les ruisseaux sont desséchés.
Les Tartares sont venus, et partout le sang coule ;
notre soleil ? du sang,
comme nos aliments dans les écuelles.
Muhammad l'orphelin, ils l'ont brûlé,
et son bûcher embrase le crépuscule ;
le sang a giclé de ses pieds,
de ses mains, de ses yeux ;
c'est le dieu qu'on a brûlé dans ses paupières.
Muhammad le prophète, ils l'ont enchaîné à Hirâ',
avec lui, c'est le jour qu'on a crucifié.
Demain, le Christ sera crucifié en Irak,
et les chiens laperont le sang de Burâq.

- 4 -

O printemps,
ô printemps, que t'est-il arrivé ?
Tu es venu sans pluie,
tu es venu sans fleurs,
tu es venu sans fruits,
et tu finis comme tu avais commencé,
dans le sang versé...
L'été nous apporta les plus sombres nuages
et des jours de soucis,

et la nuit nous veillions en comptant les étoiles.
 Puis lorsque les épis
 eurent mûri pour la moisson,
 que résonnèrent les faucilles
 et que les aires couvrirent les vallons,
 les affamés ont cru que la reine des fleurs,
 Ishtâr, avait ramené le prisonnier sur la terre,
 qu'elle avait couronné de fruits son front opulent ;
 les affamés ont cru que l'épaule du Christ
 avait rejeté la pierre de son tombeau,
 qu'il avait rendu vie aux morts ensevelis,
 purifié le lépreux et redonné la vue.
 Qui a lâché la horde des chacals ?
 Qui nous a fait boire au mirage
 et caché dans la pluie les germes de la peste ?

- 5 -

On dirait que l'antique Babylone entourée de remparts
 est de retour...
 Est-ce là ma cité, ces ruines
 sur lesquelles fut écrit avec le sang de ses tués
 "Vive la vie ?"
 Plus de dieu dans ses murs, ni d'eau ni de champs ?
 Est-ce là ma cité ? Les poignards des Tartares
 sont camouflés au-dessus de sa porte,
 le désert meurt de soif à l'entour de ses rues
 et la lune ne la visite plus.
 Est-ce là ma cité, ces brèches
 et ces ossements ?
 Dans ses maisons règnent les ténèbres,
 on a noirci le sang versé,
 pour qu'il soit invisible à ceux qui fouleront les ruines.
 Est-ce là ma cité,
 cette ville aux coupoles blessées
 où Judas, tout de rouge vêtu,
 lance ses chiens contre mes frères,
 pour les dévorer dans leurs berceaux et leurs maisons ?
 Dans les villages, Ishtâr se meurt de soif,
 son front n'a plus sa couronne de fleurs ;
 elle porte un panier dont les fruits sont des pierres
 pour lapider les femmes.

Et sur la rive, les palmiers se lamentent.

Les ombres de Jaykour (32)

Fontaine d'ombre, de fleurs et d'oiseaux,
 Jaykour, Jaykour, ô champ de lumière !
 ô flot de papillons poursuivis dans la nuit,
 au monde des rêves et de la lune, déployant leurs ailes plus fraîches
 que la première pluie d'été !
 O porte des légendes,
 porte de notre naissance, liée au sein maternel,
 d'où sommes-nous à toi venus,
 de quelle destinée et de quelles ténèbres ?
 Quels âges avons-nous traversés dans la nuit
 pour te rejoindre, au sortir du néant
 ou d'une existence oubliée ?
 Jaykour, touche mon front brûlant,
 avec tes palmes et tes tendres épis.
 Etends sur moi les ombres brunes

qui traînent dans la nuit,
pour y cacher ma fièvre dans leurs plis.

Ombre des arbres, ombrage du palmier
plus frais que l'aube
sur les rivages où dorment l'eau et les nuages...
Ombre, cils de gosse épuisé par le jeu,
fontaine où coule un rayon de lune ;
je voudrais qu'il vienne en mes yeux se blottir
et réveiller mon rêve endormi,
puis, jaillissant de mon esprit,
qu'il s'écoule en fontaine
d'ombre, de fleurs et d'oiseaux...

Ah ! Jaykour, est-ce nous qui marchons,
ou bien le temps qui passe,
nous laissant immobiles ?
Où a-t-il commencé, où s'arrêtera-t-il ?

...
Jaykour aurait-il existé avant Jaykour,
dans la pensée de Dieu, dans un flot de lumière ?
Jaykour, étends un rideau d'ombre et de fleurs,
qui voile mes pensées, pour que je les oublie.
Appesantis de fruits les branches du sommeil :
de pêches, de figes et de raisins, dépouillés de leur écorce froide.
Rends-moi les années perdues, les jours frivoles.
Jaykour, rassemble mes os, secoue la glaise de mon linceul,
et lave au torrent mon cœur
qui fut au feu exposé.
Sans toi, ô ma patrie,
sans vous, mon jardin verdoyant, ma maison,
quel souffle eût fait vibrer ma lyre,
pour exprimer mes soupirs et mes sentiments ?
Sans vous, le visage d'Allah n'eût point été mon lot.
...

Jaykour a vieilli (33)

Je n'ai pas secoué la rosée de ses brins d'herbe,
je n'ai pas brisé le brouillard qui l'enserre :
je vins à lui lorsque l'aurore
semait le soleil sur les champs et les terrasses
comme tiges de blé.
Mon cœur a fui vers lui,
comme l'oiseau rejoint son nid au crépuscule.
Que t'en semble : celui qui a vécu
pourra-t-il recouvrer blessures et sourires ?
Lorsque la flamme s'est éteinte,
la cendre se rallume-t-elle ?
Comment ? de quel brandon ?
O mon enfance,
parfum, splendeur, orgueil de l'univers !...
Un jour était comme une année,
la joie faisait battre mon cœur
et gagnait chaque fleur.
La terre rencontrait son enfance
pour la première fois...
Caïn n'était qu'un germe asservi...
La terre avait un cœur : je le sentais battre
dans les sentiers et les jardins,
dans les cours d'eau qui abreuvent les hommes.
Ah ! Jaykour, Jaykour,
Pourquoi l'aurore ressemble-t-elle au crépuscule,

traînant la lumière comme une aile fatiguée ?
pourquoi tes huttes dépeuplées et tristes,
où l'ombre enferme ses sanglots ?
Où sont, où sont les jeunes filles
qui parlaient à voix basse, au milieu des palmiers,
d'un amour entrevu.
comme le scintillement des lointaines étoiles,
ou qui laissaient traîner leurs robes,
dont la lune d'été ou le soleil d'automne
avivaient les couleurs sur la rive ombragée,
tandis qu'à leurs lèvres montaient
des sourires d'amour et de crainte ?
Sont-elles vieilles, ou déjà dans la tombe ?
Vieilles sans doute, filant auprès du feu
et narrant, dans une tiède somnolence,
à leurs petits-enfants orphelins,
dans des maisons en ruines, des légendes de paradis.
Jaykour a vieilli, sa jeunesse est partie,
et son amour n'est plus que cendre.

...
Ô murmure des eaux
qui brisaient le soleil dans leur frémissement !
lamentations qui nous faisaient si peur,
montant comme le flux de la mer
et faisant vibrer les tombeaux !
Soleil qui suçait tous les cours d'eau !
Sol, tambourin frappé par les graines
qui éclataient en chaque creux !
Souvenirs, tout cela... Comme la voix du disparu
hante encore notre esprit,
et comme d'une flûte brisée
se prolonge la plainte.
Allons ! Jaykour, écoute ma question :
resteras-tu enfoui dans mes souvenirs,
ou bien seras-tu leur tombeau ?
Eh ! bien, réveille-les,
et ressuscite-moi !
Mais non ! vers l'enfance il n'est point de retour.
Je suis enseveli dans mon passé
et j'en suis le tombeau :
est-ce la mort qui prolonge les chagrins de la vie ?
ou bien la vie qui ajoute ses larmes au trépas ?

Je n'ai pas secoué la rosée de ses brins d'herbe.

Le fleuve et la mort (34)

- 1 -

Bouwayb,
Bouwayb...
Cloches d'une tour perdue au fond de la mer.
Eau qui dort dans les jarres, et soleil couchant dans les arbres.
Et les jarres s'égouttent, cloches de pluie
dont le cristal se fond en gémissant :
"Bouwayb, ô Bouwayb !"
Dans mes veines grandit la nostalgie
de toi, ô Bouwayb,
ô mon fleuve, triste comme la pluie.
Je voudrais courir dans le noir,
les poings serrés, portant à chaque doigt
les espoirs d'une année, comme si je t'apportais
des offrandes de froment et de fleurs.
Je voudrais regarder du sommet des collines, apercevoir la lune

qui plonge entre tes rives en semant la ténèbre,
et remplit ses paniers
d'eau, de poissons et de fleurs.
Je voudrais, à sa suite, en toi me plonger,
écouter les galets résonner au fond de toi,
comme le chant de milliers d'oiseaux sur les arbres.
Es-tu forêt de larmes, ou bien rivière ?
Les poissons vigilants, dorment-ils à l'aurore ?
Et ces étoiles, attendent-elles encore,
qui nourrissent de soie des milliers d'aiguilles ?

Et toi, ô Bouwayb...
Je voudrais me noyer en toi, cueillir les coquillages,
pour en bâtir une maison
où la clarté des étoiles et de la lune
allumerait le vert de l'eau et des arbres ;
je voudrais au matin partir avec le reflux, jusqu'à la mer !
Car la mort est un monde étrange qui charme les petits,
et sa porte mystérieuse était en toi, ô Bouwayb.

- 2 -

Bouwayb, ô Bouwayb !
Vingt années ont passé, chacune était des siècles.
Et maintenant, lorsque tombe la nuit
et que, cloué au lit, je cherche le sommeil,
la conscience en éveil,
comme un arbre à l'écoute de l'aube,
dans ses branches, ses oiseaux et ses fruits,
je perçois le sang et les larmes
que ce triste monde laisse couler comme pluie.
Les cloches des morts en moi font trembler les échos,
et dans mes veines campe la sombre nostalgie
d'une balle dont la glace soudaine
me brisera la poitrine,
comme l'enfer brûle les os.
Je voudrais courir au secours des combattants,
serrer les poings, puis gifler le destin.
Je voudrais me plonger dans mon sang, jusqu'au fond,
pour porter le fardeau avec l'humanité
et ramener la vie. Ma mort sera victoire !

Le Livre de Job

Dans *Le Livre de Job* (35), écrit entre le 26 décembre 1962 et le 2 janvier 1963, c'est-à-dire, rappelons-le, lors d'un séjour dans un hôpital londonien, as-Sayyâb utilise de toute évidence le récit biblique et non les allusions coraniques à ce personnage (allusions d'ailleurs extrêmement rares). Il ne fait pratiquement aucune citation explicite du texte de la Bible, mais il en est si bien imprégné que le lecteur a souvent l'impression du contraire. Pas de doute que le poète a longuement médité la figure de Job, qu'il a fait siens les sentiments exprimés dans ce livre de l'Ancien Testament, avant de composer son poème.

- 1 -

Loué sois-tu, quelle que soit la durée de l'épreuve
et l'oppression de la souffrance,
loué sois-tu : le malheur est un don,
et l'infortune ne manque pas de noblesse.
N'est-ce pas toi qui m'as envoyé ces ténèbres,
n'est-ce pas toi qui me fais cadeau de l'aurore ?
La terre remercie-t-elle pour les gouttes de pluie,

se met-elle en colère si la nuée la dédaigne ?
 Voilà de longs mois que ces blessures
 me tailladent le flanc ainsi que des poignards ;
 l'aube n'apporte point répit à ma douleur,
 la nuit de son manteau n'efface point mon mal.
 Mais Job s'écrie pourtant :
 "Loué sois-tu, le malheur est une rosée,
 et les blessures, des cadeaux du bien-aimé
 que je serre à pleines gerbes sur mon sein.
 Tes présents dans mon cœur ne périront pas,
 ils sont les bienvenus, donne-les moi !"
 Je panses mes blessures en criant aux passants :
 "Regardez donc et enviez-moi,
 car ce sont les présents de mon bien-aimé".
 Et quand la fièvre touche mon front,
 j'y vois un baiser de toi, baiser de feu.
 Ah ! vive l'insomnie, qui me permet de voir ton ciel,
 jusqu'à l'heure où s'éteignent les étoiles
 et que ton aube vient caresser ma fenêtre.
 Ah ! si belle est la nuit, cris de hibou,
 trompes d'autos dans le lointain,
 cris plaintifs des malades, voix de la mère
 qui raconte à son fils une vieille légende.
 Forêts de la nuit d'insomnie, les nuages
 voilent à mes regards le visage du ciel
 et le dévoilent tour à tour sous la lune.
 Job a crié, et voici son appel :
 "Loué sois-tu, toi qui fixes la destinée
 et qui décrètes, après cela, la guérison !"

- 2 -

A travers les flocons que déverse le ciel,
 à travers le brouillard et la pluie,
 je regarde tes yeux qui conservent l'éclat
 d'un astre qui se couche à l'aurore,
 tes yeux qui pleurent en silence,
 leurs cils pareils à ces branchages
 où perle la rosée en un matin d'hiver.
 A travers la fumée des hautes cheminées
 qui crachent hors de l'antre de Caïn,
 sur les sentiers et sur les arbres,
 une poussière de sang et de feu,
 j'entends Raylân (36) t'appeler des ténèbres,
 dans son sommeil d'orphelin, au pays désolé de l'angoisse.
 Entends-tu le destin frapper à notre porte ?
 Ses coups violents ont fait trembler tant de flancs
 et verser tant de larmes !
 Alors le voyageur est parti sans adieu.

Souvent un baiser erre entre mes lèvres et mon cœur,
 comme le voyageur perdu dans le désert,
 ou l'oiseau dont le nid fut détruit par l'orage,
 c'est le baiser que n'a pas eu la joue de Raylân,
 ni son front, ni son visage :
 Raylân n'était pas à l'aéroport !
 Et toi, tu t'arrêtas pour un lointain adieu !

Iqbâl, de tout mon sang, j'aspire à ton visage,
 j'ai du sang sur les mains,
 si puissante est la nostalgie de toi.
 Ah ! puisses-tu venir
 à travers les flocons que déverse le ciel,

à travers le brouillard et la pluie !

- 3 -

Loin de toi, restée à Jaykour,
loin de ma maison et de mes enfants,
les pierres, l'asphalte et l'angoisse pressent mon cœur,
brisant sa dernière fibre qui murmurait :
"O calme de la nuit, ô chanson de la pluie !"
Les crocs de l'argent ensèrent mon ventre
qui n'a pas vu d'aliment depuis une éternité.
Les yeux de la faim et de la solitude
sont mes étoiles dans cette nuit
dont j'ai combattu le froid parmi les bêtes fauves.
Le froid est plus affreux. Non, c'est la faim.
Mais non : le mal paralyse mes pas,
les attachant à la roue du destin.
Sans lui, j'aurais vaincu la faim, le froid et les ténèbres.
Loin de toi, je me sens perdu dans cette foule,
entre les dents d'acier qui m'écrasent les côtes.
Les gens qui me côtoient
se hâtent comme pour un départ ;
vais-je arrêter leurs pas, et crier :
Homme, mon frère, eh ! Caïn,
prends-moi la main dans ma détresse
Aide-moi, allège mes souffrances
et chasse mon chagrin".
Hormis toi, à qui donc faire appel
dans ces nécropoles de pierre ?

Sans le mal, je n'aurais point quitté ma maison,
ô lumière de mon foyer,
le plus doux fruit de mon automne !
Mais ici nul oiseau ne chante sur les branches,
que les oiseaux d'acier qui rugissent sans craindre la pluie,
pas de fleurs, si ce n'est derrière les vitrines,
fleurs que l'on porte aux cimetières
dans les prisons et dans les hôpitaux.
Hé ! toi, marchand de fleurs, n'aurais-tu point une vivante fleur ?
une fleur d'amour passionné,
une rose rouge, abreuvée aux soleils tropicaux ?

Vais-je crier dans les rues sourdes de Londres :
"Laissez-moi mes amis ?"
Si je criais, qui répondrait à l'appel d'un suicidé,
sur qui passent, tout au long de la nuit, des milliers de trains ?

- 4 -

Seigneur, la maladie a vaincu Job
dans son exil, sans argent ni repos ;
il t'appelle dans l'obscurité,
il t'appelle dans les ténèbres de la mort :
sous le fardeau son cœur chancelle ;
à son cri prends pitié.
Toi qui sauvas l'arche de Noé,
déchire les ténèbres qui m'oppressent,
ramène-moi à la maison, dans ma patrie !

Les enfants de Job, qui a soin d'eux désormais ?
Ils errent, orphelins, dans les ténèbres de l'hiver.
O Seigneur, rends à Job ce qu'il avait :

Jaykour, le soleil, les enfants qui couraient au milieu des palmiers,
sa femme qui revêt sa parure en souriant
ou surveille la porte, accourant à chaque coup frappé :
peut-être reviendra-t-il à grands pas,
sans bâton pour soutenir sa marche !

La nuit de Londres est une mort dont je vis l'agonie
dans l'angoisse, le froid et l'insomnie,
un sombre exil pour mon cœur.
Mon Dieu si je pouvais retrouver ma patrie,
repandre souffle sous les baisers
de l'air ensoleillé !
Mon corps est fait de son argile,
et de son eau le sang qui coule en mes artères.
Puisse-je avoir ma place parmi ceux-là qui furent
ensevelis dans sa poussière !
Parce qu'elle vient de toi, la maladie m'est douce ;
loin de moi la pensée de m'opposer à ton vouloir !
Et l'argent ? J'en recevrai une ample provision.
Il ne sied point aux morts qui sont sortis de leur sommeil
de se remémorer les vers qui ont sucé leur sang,
ni la poussière sous son tapis de neige !
Je guérirai, j'oublierai tout ce qui a blessé mon cœur
et dénudé mes os tremblants dans la nuit froide.
Je marcherai, un beau matin, vers Jaykour.

- 5 -

Toi qui descends des déserts du ciel,
du fond des âges glaciaires,
des tombeaux où reposent les vents,
ô neige, rôle des siècles
et cri des pauvres enfouis dans les cavernes
que le temps porte dans ses flancs,
sois une flamme sur le visage des passants,
et pose sur leur peur le voile de l'espoir.

O neige, pitié, je suis étranger
Sur une terre ivre de froid et de faim.

...
Ah ! maladie, sans toi je n'aurais pas tourné le dos à ma maison,
je n'aurais pas quitté les fleurs
qui s'épanouissaient sur la muraille,
ni les moineaux se querellant au coin de ma demeure.
Un jour est passé, un mois, un autre mois, puis une année.

...
Que ne suis-je Lazare, pour qui le sceau de la mort fut brisé :
je m'en irais au crépuscule,
sans me presser, sans frapper à la porte.
Mais qui revient jamais des caves de la mort, à travers les ténèbres ?

...
Iqbâl, ne désespère pas de mon retour ;
je crierai avant de frapper à la porte :
Lazare est revenu du pays de la nuit et des larmes,
dont la muraille était de sel, de cendres et de sang.
Baise-moi sur le front, où la mort a porté ses coups douloureux,
regarde mes yeux qui ont vu la mort et l'au-delà.
Je suis de retour.
Je ne quitterai plus la maison, quand bien même les étoiles
dérouteraient une échelle de lumière et diraient :
Foule des nébuleuses !

Le Christ après la crucifixion (37)

Quand ils m'eurent déposé, j'entendis le vent
longuement gémir en effleurant les palmiers,
et les pas s'éloigner.
Ainsi donc mes blessures
et la croix où j'étais resté attaché jusqu'au soir
ne m'avaient point tué.
J'écoutai : les lamentations
franchissaient la plaine me séparant de la ville,
tel un cordage qui retient la barque
sur le point de sombrer,
et le gémissement, fil de lumière
tendu entre l'aurore et les ténèbres,
dans un triste ciel d'hiver.
Puis la ville s'assoupit.

Quand fleuriront le mûrier et l'oranger,
Quand Jaykour s'étendra aux frontières du rêve,
qu'il sera verdoyant, quand l'herbe chantera ses parfums
et les soleils qui l'ont nourrie de leur lumière,
quand verdoieront jusqu'à ses ténèbres,
la chaleur caressera mon cœur,
et mon sang coulera sur la terre.
Mon cœur est le soleil qui pulse la lumière,
il est la terre
qui enfante les fleurs, le froment et l'eau claire ;
mon cœur est l'eau, il est l'épi,
dont la mort est résurrection :
il vit en celui qui le mange.
Dans la pâte qui s'arrondit
et s'aplatit comme un jeune sein,
comme les mamelles de la vie,
je suis mort par le feu : j'ai consumé ma glaise obscure,
mais la divinité subsiste.
J'étais commencement, et au commencement était le pauvre.
Je suis mort pour qu'on mange le pain en mon nom,
pour qu'on me sème à la saison.
Que de vies je vivrai ! Au fond de chaque creux,
me voici devenu avenir et semence,
génération d'hommes :
en chaque cœur coule mon sang,
ou du moins quelque goutte...
Je suis donc revenu ; Judas pâlit en me voyant,
car j'étais son secret.
Comme une ombre de moi, soudain obscurcie, comme une image
qui eût pris corps et se fût révélée vivante,
il a craint que la mort n'apparût dans l'éclat de ses yeux...
(Ses yeux : un roc,
dont il voulait celer aux autres son tombeau).

...
"C'est toi? demanda-t-il, ou bien mon ombre pâle irradiant la lumière ?
Toi qui accours du monde de la mort ?...
Des pas précipités, des pas, encore des pas ;
la tombe est près de crouler sous leur choc.
Sont-ils venus ? mais qui d'autre serait-ce ?
Des pas, des pas, encore des pas ;
j'ai jeté le rocher sur ma poitrine.
Ne m'ont-ils pas hier attaché à la croix ?
Me voici au tombeau ;
qu'ils viennent donc, je suis au tombeau.
Qui sait que je... ? qui le sait ?
Et les compagnons de Judas, qui les croira ?

Des pas, encore des pas.
 Me voilà désormais, nu au fond du tombeau :
 je fus hier enveloppé comme une pensée, comme un bourgeon,
 sous mes linceuls glacés,
 et mon sang dessinait des fleurs humides ;
 j'étais comme une ombre, entre la nuit et le jour.
 Puis je me suis fendu, offrant mes trésors comme un fruit se dépouille.
 Quand j'ai fendu mon vêtement pour en faire des langes,
 et déchiré ma manche pour en faire un manteau.
 Lorsqu'un jour j'ai réchauffé de ma chair les os des petits,
 lorsque j'ai mis à nu ma meurtrissure pour panser une autre plaie,
 alors fut détruit le mur entre Dieu et moi.

Le soldat surprit jusqu'à mes blessures et aux battements de mon cœur,
 ils ont fondu sur tout ce qui n'était pas mort, quoiqu'au tombeau déjà,
 ils sont tombé sur moi comme sur le palmier chargé de fruits
 une bande d'oiseaux faméliques, dans un village désert.

Les gueules des fusils dévorent mon chemin,
 menaçantes, et le feu y rêve de me voir crucifier.
 Elles sont de fer et de feu,
 mais les yeux des fils de mon peuple
 reflètent la clarté céleste, les souvenirs et l'amour,
 ils portent pour moi le fardeau, et ma croix en est rafraîchie.
 Comme elle est petite cette mort, ma mort, et comme elle est grande !
 Quand ils m'eurent cloué et que j'eus jeté les yeux sur la ville,
 je faillis ne pas reconnaître la plaine, ni le mur, ni le cimetière :
 à perte de vue, quelque chose
 comme une forêt en fleurs ;
 de tous côtés se dressait une croix et une mère en pleurs.
 Le Seigneur soit loué !

C'est la parturition de la ville.

André FERRE

NOTES

1. Il s'agit du recueil intitulé *Iqbâl*, où sont regroupés les premiers et les derniers poèmes de Badr as-Sayyâb, ceux des années 1941-1944, et 1963-1964. Ed. Dâr al-Talî'a, Beyrouth 1965, -112 p.
2. En français, signalons la traduction de l'un de ses poèmes dans la Revue *Orient* n° 18 (1961), p. 153-157, par Simon Jargy ; un autre, dans *Anthologie de la littérature arabe contemporaine*, de L. Norin et E. Tarabay, tome 3, La Poésie, Paris 1967, p. 193-197. En anglais, on trouvera la traduction de plusieurs pièces dans *Journal of Arabic Literature*, vol. 1 (1970), p. 119-128 ; vol. 3 (1972), p. 118-122. En italien, P. Minganti a fait paraître un petit volume qui contient la traduction de huit poèmes, avec Introduction et Notes : Badr Shâkir al-Sayyâb, *Poesie* ; Pubblicazioni dell'Istituto per l'Oriente, Roma 1968, XI et 105 p.
3. As-Sayyâb est, avec la bagdâdienne Nâzik al-Malâ'ika, à l'origine de ce mouvement en Irak. On peut consulter sur ce sujet Paolo Minganti, *Il movimento Iracheno di poesia libera*, dans la Revue *Levante* n° 1, Rome 1961.
4. Ibrâhîm al-Sâmarrâ'î, dans *Lughat al-Shi'r bayna gîlayn*, Beyrouth, s. d. , p. 219.
5. *Al-Ma'bad al-ghariq*, p. 137.
6. Ibid. , p. 45-52.
7. As-Sayyâb a raconté cette période de sa vie dans le journal irakien *al-Hurriyya*, sous le titre *Kuntu Shuyû'î* ("J'étais communiste").
8. Thomas S. Eliot (1888-1965), Américain naturalisé Britannique, poète, critique littéraire et auteur dramatique.
9. Les parties concernant Adonis venaient d'être traduites et publiées par Jabra Ibrahim Jabra.
10. Interview publiée dans le journal irakien *Sawt al-Jamâhîr*, du 26 octobre 1963

11. En 1963, as-Sayyâb affirmait qu'il avait cessé d'utiliser les personnages mythiques, à l'exception de l'arabe Sindbâd et du grec Ulysse (cf. interview précédente).
12. *Al-ma'bad al-gharîq*, Beyrouth 1962, 165 p. ; *Manzil al-aqnân*, Beyrouth 1963, 142 p. ; *Shanâshîl bint al-Tchalabî*, Beyrouth 1965, 112 p. ; *Iqbâl*, Beyrouth 1965, 112 p.
13. *Unshûdat al-matar*, p. 133.
14. *Iqbâl*, p. 54.
15. *Manzil al-aqnân*, p. 16.
16. Ibid. , p. 17.
17. Ibid. , p. 38-39.
18. *Al-ma'bad al-gharîq*, p. 152-3.
19. Ibid. , p. 157.
20. Ibid. , p. 159-160.
21. Ibid. , p. 137
22. *Manzil al-aqnân*, p. 17.
23. Ibid. , p. 113.
24. *Al-ma'bad al-gharîq*, p. 79.
25. *Shanâshîl bint al-Tchalabî*, p. 6.
26. *Iqbâl*, p. 35.
27. *Al-ma'bad al-gharîq*, p. 91.
28. Ibid. , p. 33.
29. *Unshûdat al-matar*, p. 37-40.
30. Ibid. , p. 160-167.
31. Ibid. , p. 150-159.
32. *Al-ma'bad al-gharîq*, p. 107-114.
33. Ibid. , p. 137-144.
34. *Unshûdat al-matar*, p. 141-144.
35. *Manzil al-aqnân*, p. 36-81.
36. Raylân est le fils du poète.
37. *Unshûdat al-matar*, p. 145-149.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
